

La révolution théologique stoïcienne

Jean-Joël Duhot

► **To cite this version:**

Jean-Joël Duhot. La révolution théologique stoïcienne. Baghdassarian, Fabienne; Guyomarc'h, Gweltaz. Réceptions de la théologie aristotélicienne: d'Aristote à Michel d'Ephèse, Peeters, 2017, Aristote, 978-90-429-3483-2. hal-01753922

HAL Id: hal-01753922

<https://hal-univ-lyon3.archives-ouvertes.fr/hal-01753922>

Submitted on 29 Mar 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

La révolution théologique stoïcienne

Jean-Joël Duhot

La théologie stoïcienne apparaît pour le moins paradoxale, pour ne pas dire incohérente ou même absurde, à tel point qu'on pourrait même se demander si elle existe. En tout cas, elle n'a pas de rapport direct avec celle d'Aristote, qu'elle ignore totalement. Dans ces conditions, quelle pertinence peut-il y avoir à évoquer les Stoïciens à propos de la réception de la théologie aristotélicienne ?

Comment interpréter ce silence stoïcien sur le Dieu d'Aristote ? Zénon commence à enseigner à Athènes à l'époque où Théophraste est à la tête du Lycée. Or, comme on le constate dans sa *Métaphysique*, le successeur d'Aristote ne croyait pas au Premier Moteur de son maître. On peut ajouter, à la décharge de ce dernier, qu'il n'a probablement pas cru, lui non plus, à son invraisemblable moteur $\omega\varsigma$ ἐρόμενον, puisqu'il n'a pas jugé bon de publier *Métaphysique* L, et qu'il ne reprend, ne défend, ni ne développe cette conception théologique singulière, dont l'absence des débats philosophiques de l'époque hellénistique montre que nul, au Lycée, ne l'a soutenue. Si dès Straton, le Lycée se retire de la scène philosophique, c'est la suite normale de la gestion théophrastienne de l'héritage aristotélicien. Théophraste n'a pas poursuivi le questionnement philosophique d'Aristote, dont les cours ont disparu de la circulation pour deux siècles et demi, signe du peu d'importance que lui accordaient non seulement ses élèves, mais le Stagirite lui-même, qui ne s'était pas soucié de les publier. Il est, de ce fait, extrêmement paradoxal que cette théologie à laquelle ni son concepteur, ni ses disciples, ni son école, n'avaient accordé de réel crédit, ait pu prendre une telle importance à partir de la création de l'aristotélisme par Alexandre d'Aphrodise, importance due, sans doute, justement à son caractère paradoxal.

Il n'en reste pas moins que la comparaison entre les théologies aristotélicienne et stoïcienne, est extrêmement éclairante, et relève d'une pertinence qui tient à ce qu'elles appartiennent à la même configuration épistémique, sur laquelle elles opèrent des structurations radicalement différentes.

Les théologies grecques doivent se comprendre dans leur contexte historique, qui est tout à fait singulier. La matrice du questionnement théologique grec réside dans la crise religieuse que connaît Athènes au cinquième siècle. Cité de potiers de vigneron et d'oléiculteurs, Athènes est restée à l'écart de tout le démarrage présocratique de la pensée grecque. Aussi, quand, à la suite des guerres Médiques, elle se trouve brusquement propulsée au premier rang du monde grec, et, par là, confrontée à cette rationalité nouvelle qui s'était développée en Ionie et en Grande Grèce, le choc est-il brutal. Les Athéniens n'étaient pas préparés à ces interprétations rationnelles d'un monde désormais accessible à des explications naturelles intelligentes. L'éblouissement

que provoquent ces analyses qui offrent une toute nouvelle compréhension du monde, provoque une prise de conscience de la fragilité de la mythologie, et de son incapacité à donner une lecture satisfaisante de la réalité. Or la mythologie était le socle de la religion grecque.

Cette confrontation soudaine d'une tradition qu'aucun clergé ni aucun pouvoir ne défendait ni ne pouvait mettre à jour, avec la modernité de l'approche rationnelle des phénomènes, avait provoqué trois types de réaction: un athéisme resté cependant très marginal, des tentatives de recycler la mythologie dans des interprétations allégoriques, ce qu'on retrouvera dans le stoïcisme, et le rejet radical de la mythologie, associé à une refondation philosophique du divin, ce qui sera l'option platonicienne. À quoi il faut évidemment ajouter les résistances populaires à cette nouvelle culture des intellectuels, résistances qui, avec la phase d'ordre moral et de retour à la tradition, consécutive au retour de la démocratie après l'épisode des Trente, qui verra le procès de Socrate, donneront lieu à un intégrisme marginal, dont Euthyphron est la figure emblématique.

Les marques de cette profonde crise religieuse, dont on n'a pas mesuré toute l'importance, sont les actions intentées contre Anaxagore, Protagoras et Socrate, mais surtout la mutilation des Hermès et la parodie des Mystères. Le simple fait que Platon ait choisi Phèdre, qui, compromis dans cette affaire, avait dû quitter précipitamment Athènes, comme interlocuteur de Socrate dans son grand dialogue sur l'âme et le divin, atteste du rejet platonicien de la mythologie et des Mystères, auxquels il substitue la philosophie, qui, comme l'affirme Socrate, est la véritable voie d'accès au divin. Phèdre et Socrate représentent les deux options qui s'offrent à ceux qui, tout en prenant acte du caractère inacceptable de la mythologie, ne veulent pas renoncer au divin. Pour Phèdre, la mythologie peut être réinterprétée, et, ainsi, donner lieu à de nouvelles approches initiatiques, tandis que pour Socrate, il n'y a rien à en sauver, et c'est la philosophie qui est le véritable chemin vers l'époptie.

C'est donc sur cet effondrement de la mythologie que s'ouvre le champ de la philosophie, qui prend en charge la question du divin, fondant ainsi la théologie rationnelle.

Pourtant, dans ce bouleversement qui touche au plus profond des conceptions du monde, apparaît une notion radicalement nouvelle: le divin relève de la perfection. Cette conception nous est aujourd'hui tellement évidente qu'elle s'est retournée pour devenir le fondement même de l'athéisme moderne: comment un Dieu peut-il exister alors qu'il y a tellement de mal sur terre? Ce qui n'a, évidemment, de sens que dans l'hypothèse d'un Dieu parfait. Or cette conception n'apparaît pas imputable à Socrate, même s'il la partage. On la trouve, en effet, diffuse au cinquième siècle.